
Documents sauvegardés

Vendredi 24 mars 2023 à 10 h 28

1 document

Sommaire

Documents sauvegardés • 1 document

Libération

20 mars 2023

Ecoles d'art après #MeToo Portrait d'une filière en feu

... Ecoles d'art après #MeToo Portrait d'une filière en feu ...

3

Documents sauvegardés



© 2023 SA Libération. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliC Certificat émis le 24 mars 2023 à UNIVERSITE-CÔTE-D'AZUR à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-20230320-LI-186275082

Nom de la source

Libération

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Nationale

Provenance

France

Lundi 20 mars 2023

Libération • p. 24,25,26 • 2412 mots

p. 24 p. 25



p. 26



Ecoles d'art après #MeToo Portrait d'une filière en feu

Par Clémence Mary et Claire Moulène

Poussés par la multiplication des témoignages de violences sexistes et sexuelles et les revendications étudiantes, les établissements ont entamé une mue profonde. Au point parfois de créer de la défiance entre les générations.

Fin janvier, un cri à l'unisson a fait trembler les murs des Arts-Déco. Toute la journée, quatorze femmes, étudiantes, enseignantes ou membre de l'administration, se sont donné rendez-vous dans le cadre d'un stage d'auto-défense féministe pour apprendre à reconnaître les types d'agressions et à réagir par la joute verbale ou des postures de protection. Spontanément,

aucun homme n'a cherché à y prendre part, bien que l'école ne puisse officiellement assumer l'idée d'atelier en non-mixité. «On était loin de la bande d'hystériques», assure une des participantes, l'enseignante et historienne de l'art Lucile Encrevé, qui a récemment créé au sein de l'école avec des étudiantes une plateforme de témoignages en ligne, «Chères toutes», dénonçant notamment l'invisibilisation des artistes femmes. «Certaines connaissent leur histoire du féminisme sur le

bout des doigts. D'autres sont curieuses et en train de se conscientiser. Les suf-

fragettes elles-mêmes organisaient des ateliers de self-défense.» Hasard ou signe des temps, les manuels d'autodéfense ont le vent en poupe en ce moment dans les écoles d'art. Au guide d'autodéfense publié fin janvier par la Villa Arson à Nice s'ajoute celui, plus viral encore, de l'association les Mots de trop, qui a entamé une tournée de sensibilisation dans les 45 écoles du réseau d'enseignement supérieur.

Cinq ans, c'est la durée moyenne du cursus d'un étudiant en école d'art. C'est aussi la période qui nous sépare de l'émergence du mouvement #MeToo, qui s'est d'abord bâti sur la dénonciation de faits de harcèlement réglés devant la justice ou au sein de conseils de discipline internes. Depuis, les revendications féministes n'ont cessé de faire bouger le curseur au sein de ces écoles en pleine ébullition - actuellement mobilisées pour leur propre survie et contre la réforme des retraites -, au point de reconfigurer le dialogue entre profs et élèves et de créer, dans certains cas, une rupture. «Étudiantes et étudiants voudraient que ça bouge vite mais on ne

Mona Hackel

Illustration pour un stage d'autodéfense féministe aux Arts-déco de Paris.

peut pas dire : "Ça y est, je suis déconstruit pour toujours !" C'est un truc vivant et il faut sans cesse se battre et réparer», estime Lucile Encrevé.

Le premier sursaut vient des Beaux-Arts de Paris, où les étudiants dénoncent en 2017 des cas de harcèlement entraînant le passage à la retraite anticipé d'un prof mais aussi celui de son directeur, l'artiste Jean-Marc Bustamante, soupçonné

d'avoir étouffé les accusations. La même année se crée l'association les Mots de trop qui, en quelques mois, collecte à l'échelle nationale près de 400 témoignages de violences sexistes et sexuelles, tandis qu'en 2020 le hashtag #Balance-toncoledart naît à Besançon, où le directeur de l'école est mis à pied pour «faute grave» après de multiples signalements, avant de s'étendre à Marseille, où un collectif dénonce aussi les

Documents sauvegardés

agissements sexistes de deux professeurs. D'autres cas portés devant la justice suivront, comme à la Villa Arson, à Nice, sur lesquels Libé avait enquêté. Sur un front plus officiel, un rapport accablant de la sénatrice Brigitte Gonthier-Maurin (PCF) pointait dès 2013 le «fléau» du sexisme en écoles d'art. Mais il faut attendre 2016 pour que se crée au sein du ministère de la Culture une

mission diversité et égalité dirigée par Agnès Saal, qui accompagne la mise en place de cellules d'alerte, de conseils psychologiques et juridiques et de formations très pointues contre les violences et le harcèlement sexistes et sexuels (VHSS). Objectif : «la tolérance zéro», assure la Rue de Valois, déclinant l'éventail de sanctions mises en place, de l'avertissement à la mise à pied temporaire ou partielle, jusqu'à l'exclusion. «Il faut que les étudiants sachent reconnaître et identifier ce qui leur arrive, inciter à s'exprimer du côté des victimes potentielles et mettre en garde ceux qui auraient l'idée de se rendre coupables de ce genre d'agissements», avance le ministère, qui se réjouit du rôle grandissant et essentiel joué par les associations étudiantes «bien formées sur ces questions», avec lesquelles, assure-t-on, le dialogue est constructif et efficace.

«Gourous et héritiers» Le contexte spécifique des écoles d'art peut-il contribuer à expliquer ces comportements ? La proximité entre profs et étudiants fait partie intégrante du dispositif pédagogique qui s'organise autour d'accrochages collectifs, mais aussi d'un suivi individuel important. La transmission se laisse difficilement calibrer ou encadrer, tant elle se joue sur un partage de sensibilités entre des enseignants, presque toujours artistes, et des étu-

diants qui aspirent à le devenir. Les rapports de filiation et des logiques d'épigone, avec des profs «gourous» et leurs «héritiers», peuvent générer une confusion voire des dérives plus sérieuses.

Côté étudiant, si on ne nie pas les progrès, certains déplorent que l'approche se limite parfois à des «opérations de com» à coups d'affiches contre les VSS ou d'instances éloignées.

«Il y a beaucoup de bricolage de la part des directions, assure Sasha (1), membre des Mots de trop, et les personnes-ressources apparaissent souvent comme peu identifiées». Un constat partagé par Iris, membre du collectif féministe ClubMed aux Beaux-Arts de Lyon : «Le problème, c'est que la référente en matière de discrimination est la directrice adjointe. On ne la connaît pas bien, c'est difficile d'établir un contact et d'instaurer un climat de confiance.» Face à «une sensibilisation qui ne se fait pas assez dans le corps enseignant», estime Sarah, étudiante à la Hear de Strasbourg, les élèves s'organisent. «On se politise nous-mêmes. Il y a une grande majorité de filles en écoles d'art, alors que la proportion

femmes-hommes est inversée dans le corps enseignant.» Dans la même école, Louise Duneton, ancienne élève de retour comme prof, a été frappée par le changement. «Ces sujets sont abordés plus frontalement qu'à l'époque. Il y a une nouvelle légitimité à revendiquer certaines choses, en s'appuyant sur une tradition qui existait dans les années 70 avec la revue Sorcières. Ce n'est plus considéré comme sectaire», témoigne celle qui avait monté il y a dix ans un collectif précurseur, Dessins des fesses. Aujourd'hui, presque toutes les écoles

abritent des collectifs similaires aux intitulés combatifs comme la Claque, les Mandragores ou les Cybersistas. Cas typique d'une évolution des luttes, ce dernier, renommé ClubMed, s'est recentré sur l'inclusivité.

«Zone grise» Portées par de jeunes artistes, ces initiatives font la part belle à l'art et la création, à l'instar du fanzine féministe précurseur Vulvettes Underground. A Strasbourg, Sarah a fondé la revue Comme des garces, dont le premier numéro consacré au corps a réuni plus d'une vingtaine

d'autrices. Le message, c'est le médium : pour se réapproprier ces questions, l'aspect do-it-yourself est revendiqué. En Bretagne, des militantes de l'Eesab collent des stickers - parfois vite arrachés par l'administration - pour dénoncer les comportements sexistes de professeurs, et

ont recours à la sérigraphie ou à l'impression artisanale. Les Mandragores collent au débotté sur les murs de l'école des phrases simples dont les lettres sont tapées sur des feuilles A4 - dans la lignée des collages contre les féminicides. «Ce ne

sont pas des accusations ad hominem mais une manière de dénoncer l'omerta. Pour que plus personne ne puisse dire "je ne savais pas"», expliquent-elles.

Les étudiants mobilisés ont pour mot d'ordre la protection de la

parole et l'auto-organisation. Au menu, collectes de témoignages sur Instagram, instauration de «safe spaces» - parfois des espaces de non-mixité -, sensibilisation et dialogue avec le corps enseignant ou administratif. Au coeur de cette effusion, le Massicot, unique syndicat d'étu-

Documents sauvegardés

dians en écoles d'art créé en 2021, fédère au plan national. «Une cellule nationale est dédiée aux "problèmes de défense individuelle", explique Alx, secrétaire nationale. Si on reçoit une demande, on la redirige vers les militants locaux. En un an, on a traité une trentaine de cas», toutes discriminations confondues. Grâce à une entreprise mandatée par le ministère de la Culture, les membres du Massicot ont été formés à identifier les problèmes de VHSS. «Mais pas à les traiter, relativise Alx. Les protocoles sont expérimentaux. Suite à des entretiens exploratoires, on peut demander aux directions d'ouvrir des enquêtes.» Que dénoncent ou documentent précisément ces témoignages ? Les récits de viols, d'agressions et de harcèlement sexuels, en baisse depuis la première vague #MeToo

et l'exhumation des cadavres dans le placard, n'en sont pas absents. Mais, de l'avis général, ils rapportent surtout des «comportements problématiques», des situations en «zone grise». A la lutte contre les VHSS s'ajoute celle contre la transphobie, le racisme ou le validisme (discrimination contre les personnes handicapées). «Certains Suite page 26

Suite de la page 25

profs ont tendance à brouiller la frontière, glissent des paroles du registre sexuel, comme ça, en passant, témoigne Sarah. On se prend des remarques sur nos positions corporelles, ou notre maquillage.» Autant de petites phrases dont regorgent les témoignages recueillis par les Mots de trop : «quel gâchis que tu sois lesbienne», «te voir dessiner, ça m'excite», «si toutes mes étudiantes étaient habillées comme vous, je serais heureux de venir travailler

», «plus jeune, je t'aurais baisée ici, ici et là». La remise en cause de relations parfois floues entraîne une défiance croissante entre étudiants et enseignants. Du côté des profs, même les plus attentifs à cette mutation générationnelle admettent depuis quelque temps une inquiétude, avec le sentiment de «sans cesse marcher sur des oeufs» auprès d'étudiants avec qui le dialogue semble rompu ou réduit à des «relations mates», c'est-à-dire les plus neutres possible, pour reprendre une expression en cours dans les écoles. A cela s'ajoute «une confusion entre ce qui relève de l'évaluation universitaire, dans la lignée des accords de Bologne, et le jugement critique», décrypte Gérard Petit, artiste et professeur à l'Ensad. Alx, du Massicot, reconnaît «un flou qui subsiste au niveau du travail artistique. Notre personne et notre corps sont très engagés, toute critique du travail peut vite passer pour une critique de notre propre personne». Or, répond Gerald Petit, «être critiqué et la possibilité d'énoncer soi-même une hypothèse critique sont au coeur de la pédagogie en école d'art, au bénéfice de l'élaboration d'une pensée et d'une capacité à s'inscrire en tant qu'artiste, c'est-à-dire à s'exposer sans redouter de ne pas faire l'unanimité».

Moment charnière Tous s'accordent en revanche pour reconnaître le tournant marqué par l'arrivée d'une génération de professeurs rajeunie et féminisée. «Les postes de direction sont aujourd'hui paritaires», assure le vice-président de l'Association nationale des écoles d'art (Andéa), Stéphane Sauzedde. Jusqu'à Louise Duneton, la Hear de Strasbourg ne comptait qu'une seule prof contre six hommes - d'un certain âge - en section illustration. «Moi-même, je n'avais eu aucune

prof femme à l'époque. J'ai vu le manque ressenti par rapport à cette faible diversité de référents, notamment pour échanger autour de leurs sujets de recherche.» Elle mesure

«l'aura que la fonction de prof confère. L'enjeu est de parvenir à transmettre avec générosité sans abuser de ce pouvoir». Plus à l'écoute, ces alliées font évoluer les corpus pédagogiques en féminisant les bibliographies. Hier rares, les numéros de revue ou les cours sur le genre et les études queer, à travers les travaux du philosophe Paul B. Preciado (chroniqueur pour Libération) ou de l'artiste et historien Clovis Maillet, sont aujourd'hui courants. Même aux Beaux-Arts de Paris, une chaire «troubles, dissidences et esthétiques» a été créée, à laquelle participait récemment la philosophe féministe Elsa Dorlin. «Aujourd'hui, on lit Solanas plutôt que Sade, raconte le poète et éditeur Jérôme Mauche, enseignant à la Villa Arson. Quant aux auteurs plus sulfureux, c'est à certaines conditions. Rohmer l'emporte sur son frère, René Schérer. Guy Hocquenghem pourquoi pas, mais les relectures contemporaines plutôt.» Et d'estimer «qu'on peut parler de tout avec tout le monde si la relation de confiance a été établie».

Difficile malgré tout de décrier le dialogue autour de certaines figures qui cristallisent le rejet d'une frange d'étudiants, en raison de leurs comportements jugés misogynes, qui contamineraient leurs oeuvres, sans doute autant que pour l'hégémonie écrasante de celles-ci dans l'histoire de l'art du XXe siècle. «Une partie des étudiants refuse toute forme d'autorité historique, déplore un prof d'une école parisienne. Ils la remplacent par un référentiel qu'ils trouvent chez leurs pairs et sur les réseaux.» A la

Documents sauvegardés

Head, l'école d'art de

Genève, très en pointe sur les questions d'inclusivité, deux enseignants, Jill Gasparina et Nicolas

Garait, ont décidé de s'emparer de ce sujet épineux en organisant un workshop sur les «images problématiques». Avec Picasso, champion des artistes boycottés, Gauguin figurait en bonne place de cette cartographie établie par les étudiants, mais aussi nombre d'images issues de la mode ou des travaux d'artistes contemporains jusqu'alors réputés pour leur impertinence ou leur radicalité, à l'instar de Maurizio Cattelan et de sa sculpture représentant des enfants pendus, ou de certains collages de Thomas Hirschhorn provoquant un court-circuit entre propagande publicitaire et images de guerre. Domination masculine, patriarcat toxique, violence physique, consentement : tout ce qui posait problème, à leurs yeux, dans ces images, a été évoqué. «Nous voulions aborder ces questions frontalement, dédramatiser en quelque sorte, tout en prenant mille pincettes», reconnaît aujourd'hui Jill Gasparina qui, après avoir eu «la trouille», s'est trouvée soulagée que

tout se passe bien et d'«avoir fait, ensemble, l'état des lieux ce qui leur pose problème». Malgré la multiplication des instances de relais et des avancées concrètes dont la plupart des étudiants et professeurs se réjouissent, la dégradation d'une partie des échanges et la fragilisation du cadre pédagogique ont projeté les écoles dans un moment charnière. L'élargissement des luttes et la remise en cause brutale d'une tradition jugée conservatrice conduisent parfois à stigmatiser ou ringardiser des enseignants désemparés, qui doivent composer avec cette «trouille». Au milieu de ce

champ de bataille, le sillon d'une «justice réparatrice», telle que l'appelle de ses vœux Stéphane Sauzedde, membre de l'Andea nouvellement nommé à la tête de la Hear, apparaît comme un horizon lointain, mais peut-être rassembleur et propice à la convergence des luttes : «Ces écoles restent des lieux

où lorsqu'on prend ces sujets à bras-le-corps, les choses avancent.» (1) Les étudiants ont souhaité que leur nom de famille ne soit pas utilisé.

«Certains profs ont tendance à brouiller la frontière, glissent des paroles du registre sexuel en passant.» Sarah étudiante à la Hear de Strasbourg «Une partie des étudiants remplacent l'autorité historique par un référentiel qu'ils trouvent chez leurs pairs et sur les réseaux sociaux.» Un professeur

Illustration(s) :

Photo dr

Le fanzine féministe Vulvettes Underground.

Photo Karoll Petit. Hans Lucas

Mobilisation des étudiants en école d'art pour la journée des droits des femmes, le 8 mars, à Angers.